

Philippe Pierre-Charles

Membre du Groupe révolution socialiste (GRS),
section antillaise de la IV^e Internationale

Actualité de Fanon en Martinique : une actualité de sommation !

Pour naturelle qu'elle soit, l'interrogation sur l'actualité de Fanon dans sa terre natale a quelque chose de frustrant. Le risque est grand, à mesurer les choses à l'aune de notre seul pays, de mutiler une vie, une œuvre qui se sont projetées sur un rythme effréné de la singularité d'un destin individuel à la cause collective d'un peuple (martiniquais) à l'aventure d'une guerre de libération d'un autre peuple (algérien), à la lutte gigantesque d'un continent (africain) voire de tout le tiers-monde. De *Peaux noires et masques blancs* aux *Damnés de la terre*, l'œuvre de Fanon jette des lumières et interroge avec une égale passion sur l'ensemble de ce combat. C'est donc d'abord à cette échelle qu'elle mérite d'être jugée. Mais il est vrai que Fanon, Algérien, Africain, homme du tiers-monde, n'a jamais cessé d'être martiniquais. On peut même se demander si son actualité première dans sa terre natale n'est pas précisément de convoquer son peuple aux grandes tâches du combat unique « pour la faim universelle, pour la soif universelle » comme dirait le poète qui fut sans conteste le premier maître de Fanon, Aimé Césaire.

L'intellectuel révolutionnaire afro-étatsunien, James Forman, de passage en Martinique dans les années 1970, avoua à l'époque sa stupéfaction : au pays de Fanon, il interrogeait à tous vents sur notre illustre compatriote. Les Martiniquais répondaient en confondant inmanquablement Frantz Fanon avec son homologue et neveu, célèbre, lui, comme talentueux footballeur ! Ainsi Fanon le « dissident¹ », l'écrivain, l'ambassadeur prestigieux de la révolution algérienne, le théoricien de la lutte du tiers-monde n'était guère connu chez lui que dans les cercles militants de l'anticolonialisme et parmi leurs féroces ennemis. Aujourd'hui le nom de Fanon désigne en Martinique une cité scolaire, une avenue, un théâtre en plein air, un prix littéraire, un amphithéâtre à l'université, une des salles du plus grand centre culturel du pays, le centre de documentation d'une organisation d'extrême gauche, une bibliothèque municipale et nous arrêtons là. Ces baptêmes multiples (mais tardifs, puisque tous largement posthumes) ne sont certes pas de simples « hommages du

vice à la vertu ». Il n'empêche qu'ils posent autant de questions qu'ils n'apportent de réponses à l'interrogation sur l'actualité de Fanon en Martinique. Fanon récupéré ? Fanon dévitalisé de toute sa charge explosive ? Ou Fanon enfin reconnu, « restitué à son peuple », comme le voulait le « cercle Frantz Fanon » créé par le regretté Marcel Manville², organisateur d'un retentissant Mémorial Frantz Fanon en Martinique en 1998 ? On ne peut éviter ces questions ni écarter les réponses contradictoires qui viennent à l'esprit. Quand on voit le leader du principal parti indépendantiste martiniquais voter à l'Assemblée nationale française le budget des colonies ; quand on voit la majorité des organisations nationalistes de Martinique s'embarquer, le 7 décembre 2003, dans une consultation référendaire concoctée en complicité avec le gouvernement et dont les deux termes (le oui et le non) comportaient la négation du peuple martiniquais et le refus de tout semblant de pouvoir législatif ; quand on voit le principal parti de la « gauche classique » du pays voter pour la Constitution européenne de Giscard and Co ; quand on voit des élus progressistes, des syndicats enseignants, des lycéens mobilisés, des associations généralement critiques, réunis autour de la gendarmerie et du préfet, pour disserter et chercher des solutions à la violence ; quand on voit des personnalités diverses, par ailleurs fort respectueuses de Frantz Fanon, s'autodésigner sous les noms d'« Ultramarins », de « Domiens », d'« Euroblacks » ou autres joyeusetés « exotiques » du genre..., on ne peut s'empêcher de penser aux analyses de Fanon sur l'aliénation du colonisé, sur la violence, sur l'Europe, sur la lutte de libération nationale face à l'État du colonisateur. On a alors envie de paraphraser d'autres rebelles : « Fanon réveille-toi ! »

Il est vrai que les sociétés des Antilles sous tutelle française présentent, dans leurs structures internes comme dans leurs rapports avec la métropole, un niveau de complexité impensable dans la dichotomie des situations de l'Algérie ou de l'Afrique d'hier. *Les Damnés de la terre* s'ouvrent sur une description saisissante de l'opposition absolue entre la « ville du colon » et la « ville indigène ». Même en évoquant certains habitats de békés³ en Martinique ou encore l'apparition de quartiers plus ou moins ghettoisants de « métros » (Français aux Antilles), on est encore loin de la photographie très contrastée de Fanon. Mais la révolte idéologique qui a secoué la Martinique à l'occasion du vote « définitif » de la loi appelant à célébrer le « rôle positif de la présence française » dans « l'outre-mer » colonisé, suivant de peu les jolies expressions de Sarkozy sur « la racaille » et le Kärsher, vient rappeler opportunément une évidence : l'inconscient collectif de colonisé refait surface et manifeste que la fracture coloniale reste un principe explicatif opérationnel pour comprendre la conflictualité aux Antilles. Cette irruption critique à propos d'un texte probablement perçu comme anodin par la majorité de celles et ceux qui l'ont voté fait écho aux pré-

tendues « bizarreries » de notre situation : explosions sociales soudaines, passagères mais répétitives que l'on ne peut réduire, pas plus que les soubresauts des banlieues françaises, à leur seule dimension sociale. On peut en dire autant de cette violence que le colonisé retourne périodiquement contre lui-même et dont parlait Fanon. Il est clair que tous ces phénomènes doivent être analysés en prolongeant et en renouvelant les réflexions fanoniennes. Si le colon – personnage aussi central dans l'œuvre de Fanon que celui du colonisé – est relativement à même de saisir la « successibilité » de son vis-à-vis, il est manifeste que le colonisateur a révélé, dans l'affaire du « rôle positif », sa totale ignorance de l'idiosyncrasie des peuples antillais. Il est impossible de saisir l'actualité de Fanon chez nous sans procéder à l'analyse concrète de la situation martiniquaise et en particulier sans examiner avec rigueur les différences de celle-ci avec celle de l'Algérie d'hier : ironie de l'histoire, c'est en légiférant pour glorifier l'œuvre coloniale française en Algérie que le Parlement de la République a mis le feu aux poudres aux Antilles.

Certains peuvent s'étonner que des Antillais et des Guyanais comme R. Marsan, A. Césaire, L.-G. Damas, F. Fanon, É. Glissant, figurent parmi les analystes les plus perspicaces de la situation coloniale. Le paradoxe n'est qu'apparent et le niveau d'instruction dans nos pays n'est pas la clé principale d'explication. En réalité, ce sont les particularités mêmes de nos situations coloniales, le passage en un siècle tout juste (1848-1946) de « l'omni-niant crachat » (Césaire) de l'esclavage au mirage de l'assimilation, et donc le renvoi de nos territoires dans une sorte de marge du système colonial ou le psychoaffectif, le culturel, le politique, l'ont finalement emporté sur le rôle de l'exploitation brute des fortes productives : c'est tout cela qui a littéralement convoqué nos auteurs pour une analyse au scalpel de l'hydre colonialiste partout où sa bestialité a sévi. Ce n'est évidemment pas un hasard si dans les rangs des manifestants en colère du 7 décembre 2005 à Fort-de-France circulaient des tracts reproduisant des extraits de Césaire et de Fanon. Fanon est un peu en tous les Antillais épris de dignité, dans leurs réflexes, dans leur sensibilité, même lorsque l'imprégnation n'est pas passée par une étude attentive de ses écrits. Qu'apporte Fanon à l'abondante littérature anticolonialiste des mouvements et des penseurs progressistes d'Europe et d'ailleurs ? Un extraordinaire effort de penser la globalité de la relation coloniale et du combat libérateur. Bien des marxistes avaient décortiqué avant lui les mécanismes de l'exploitation coloniale. Les premiers congrès de la Troisième internationale avaient pris des résolutions limpides sur la place du combat pour la libération nationale des peuples colonisés dans la stratégie mondiale de la révolution. Des historiens et des politologues avaient largement rattaché la cupidité coloniale aux stratégies de grandeur, aux rivalités interétatiques européennes. Césaire, après

Frobenius, avait jeté une larme sur les civilisations africaines détruites. Cheik Anta Diop en avait fait, lui, un inventaire scientifique. Avec Fanon, c'est l'action qui est au commencement. C'est la lutte de libération nationale qui est le concept fondamental. C'est à travers cette lutte que se réalisent, selon lui, la désaliénation culturelle, l'émancipation psychique, la récupération de soi, des richesses du pays, que se créent les conditions de l'émancipation sociale, de l'irruption dans le monde, de la naissance d'un « homme neuf ».

Cette vision totalisante du combat, cette extraordinaire exigence de « lâcher l'Homme », expliquent peut-être la sensation vécue par plusieurs jeunes lecteurs martiniquais dans les années 1960 : on tournait les pages de Fanon avec une certaine frayeur, moins à cause de l'interdit de la censure qu'à cause du remue-ménage troublant que cette prose éclatante provoquait dans les coins les plus intimes de nos psychés. Les lecteurs d'aujourd'hui ont l'avantage de la distance. Cela doit leur permettre une lecture sans préjugés, débarrassée des lieux communs erronés qui traînent encore ici ou là. On pourrait, citations et faits concrets à l'appui, démentir toute une série d'accusations fausses : Fanon tenant d'un nationalisme étriqué et passéiste, ignorant des fractures de classes dans le monde colonisé (l'autocritique d'Imre Marton⁴ sur ce point est édifiante), Fanon antieuropéen établissant un trait d'égalité entre droite et gauche européenne, Fanon coresponsable du verticalisme autoritaire du pouvoir politique algérien, Fanon précurseur du terrorisme intégriste, Fanon nihiliste... Une lecture sérieuse de Fanon permet de balayer sans peine ces jugements lapidaires, pour s'attacher à l'essentiel du message en dépassant au passage les erreurs du révolutionnaire et, notamment, la sous-estimation du facteur politique dans l'explication de l'impuissance du mouvement ouvrier dans la colonie algérienne des années 1950, la surestimation des capacités de la paysannerie à s'ériger en classe indépendante dans le cours de la lutte, la sous-estimation de la nécessité de l'organisation autonome des femmes comme condition pour qu'elles ne retombent pas après la lutte de libération nationale dans la soumission et la marginalisation politique et sociale. C'est au prix de ce travail critique, conforme à l'éthique de Fanon que son actualité éclatera aux Antilles. Cela suppose évidemment d'aller au-delà des quelques citations éternellement ressassées de Fanon. Car cette actualité est d'abord une actualité de sommation. Toute la vie, toute l'œuvre de Fanon constitue un cri déchirant et puissant contre tout ce qui mutilé l'être humain, contre tout ce qui freine l'irruption du colonisé chosifié dans la saison des Hommes. Il est temps de faire mentir la phrase cinglante de Fanon rapporté par Manville : la Martinique, c'est « plus de pantalons que d'Hommes ». L'héritage de Fanon, pour nous, ne peut se trouver dans des stratégies et tactiques toutes faites qu'il suffirait d'appliquer telles quelles. Il est dans le mes-

Jean Nanga

Militant internationaliste africain.

FrançAfrique : les ruses de la raison postcoloniale

sage de la radicalité face à l'État colonial, dans la démonstration que la lutte de libération nationale est l'élément structurant de toute émancipation vraie du colonisé, dans la compréhension que la modernité suppose l'éradication du colonialisme, dans la prise en compte du fait colonial dans toute analyse sociologique, psychologique, politique, culturelle sérieuse, dans une vision de la libération qui dépasse le « formalisme stérilisant » dans lequel la bourgeoisie nationale prétend l'enfermer, dans la conscience aiguë que les frontières nationales doivent être transcendées sans réticence dans le combat pour l'émancipation, dans l'affirmation que le peuple, et non le leader est le véritable artisan de l'existence libérée, dans la volonté obstinée de penser avec notre propre tête pour inventer un monde qui soit à la mesure des rêves les plus beaux de l'humanité en lutte.

Fanon reste pour nous un appel exigeant au combat sans compromis et sans répit, au refus de la séparation entre ceux qui pensent, écrivent, et ceux qui luttent pied à pied pour un autre monde. Fanon, c'est le refus absolu de se contenter du clinquant des symboles et du paraître, c'est une exhortation à flétrir sans ménagement les fleurs qui ornent les barreaux de la prison coloniale, c'est un mépris sans faiblesse pour les engagements tièdes, les arrangements avec l'opresseur, les attermoissements. C'est en même temps la décision irréversible de rester « toujours un homme qui interroge », prêt à risquer l'anéantissement personnel « pour que deux ou trois vérités essentielles jettent sur le monde leur essentielle clarté », éternellement soucieux de « découvrir et de vouloir l'Homme où qu'il se trouve ».

Fanon-sommation donc pour nous Martiniquais, Antillais, Guyanais.

Et Fanon-interpellation, interpellation sans complaisance de la gauche européenne pour qu'elle prenne la mesure de l'énorme poids de racisme, de colonialisme, de paternalisme distillé dans tous les pores de la société française par des siècles de barbarie esclavagiste et colonialiste. Une interpellation pour que cette gauche se décide à redonner tout son tranchant à son propre idéal d'émancipation humaine.

Au moment où les nostalgiques du colonialisme relèvent la tête en France, cette interpellation de Fanon nous semble on ne peut mieux venue.

Peut-on alors vraiment douter de l'actualité de ce Fanon-là ?

1 On appelle « dissidents » les volontaires qui partaient clandestinement des Antilles pour aller rejoindre les forces combattantes de la « France Libre ».

2 M. Manville, condisciple et ami de Fanon, combattant volontaire comme lui, dirigeant communiste et avocat en France du F.L.N. pendant la guerre d'Algérie.

3 Békés : nom donné aux colons français en Martinique.

4 I. Marton, intellectuel hongrois, auteur d'articles très critiques sur F. Fanon dont les thèses se trouvaient dénoncées comme petites bourgeoises.

Le débat sur le passé colonial de la République française et ses « aspects positifs », gra-

vés dans la loi depuis l'adoption de la loi du 23 février 2005, exprime la persistance de l'idéologie de « la mission civilisatrice ». Mais, il entre aussi en résonance avec le grand succès de librairie qu'a été l'ouvrage de Stephen Smith, *Négrologie. Pourquoi l'Afrique meurt*, dans lequel on peut lire : « Pour le dire brutalement : depuis l'indépendance, l'Afrique travaille à sa recolonisation. Du moins, si c'était le but, elle ne s'y prendrait pas autrement. Seulement même en cela le continent échoue. Plus personne n'est preneur [de ces pays africains qui survivent grâce à] la pension alimentaire qu'ils tirent de la coulepe de l'Occident³ ». La force de l'opinion de S. Smith a été démontrée pendant la crise militaire de novembre 2004 entre l'État français et l'État ivoirien : de l'extrême droite à la gauche, des plumes se sont mobilisées en solidarité avec l'armée républicaine française, agressée de façon meurtrière en Côte d'Ivoire. Un acte criminel exprimant l'ingratitude de l'État ivoirien à l'égard de la République française censée avoir volé au secours du peuple ivoirien menacé de génocide par une élite politique immature et rétive à la démocratie. Mais, ce quasi-consensus semble confirmer l'enracinement de l'idéologie coloniale dans une grande partie de l'élite française voire de la société. Dans les lignes qui suivent, nous allons rappeler la continuité qui existe entre les rapports de l'ère vétéro-coloniale et ceux de l'ère néocoloniale.

Du colonialisme émancipateur

La compréhension du présent des « ex-colonies » africaines-subsahariennes de la France nous semble impossible dans l'ignorance du passé. Une évidence que négligent subtilement S. Smith et bien d'autres qui, parfois en se reniant, conçoivent la décolonisation comme fin de la colonisation et de la domination métropolitaine. Certains ne s'empêchent pas de présenter la décolonisation comme l'aboutissement logique d'un plan de la République émancipatrice. Alors que dans les faits, l'État français était farouchement opposé à l'indé-